j'absous pour toujours de leurs serments ceux qui lui ont juré fidélité; je défends, sous peine d'excommunication encourue par ce seul fait, de lui obéir désormais. J'ordonne enfin aux électeurs d'élire un autre Empereur, et je me réserve le droit de disposer du trône de Sicile. » Un historien contemporain décrit fidèlement la profonde sensation que produisit dans le concile la sentence pontificale. Quand le pape et les évêques, tenant des cierges à la main, les inclinèrent vers la terre en signe de malédiction et d'anathème, tous les cœurs frémirent de crainte, comme si Dieu eût jugé les vivants et les morts. Au milieu du silence qui régna ensuite dans l'assemblée, les ministres de Frédéric firent entendre ces dernières paroles, inspirées par le désespoir : *Maintenant les hérétiques chanteront victoire ; les Karismiens et les Tartares régneront sur le monde.* Après avoir entonné le *Te Deum*, et prononcé la dissolution du concile, le pontife se retira en disant : *J'ai fait mon devoir, que Dieu fasse sa volonté.*

C'est dans ce concile de Lyon que les cardinaux revêtirent pour la première fois l'habit rouge, symbole de leur sang toujours prêt à couler pour le triomphe de la vérité religieuse. L'Occident, rempli de trouble et d'effroi, aurait sans doute oublié alors les chrétiens de la terre sainte, si un pieux monarque ne se fût mis à la tête de la croisade qui venait d'être proclamée par le chef de l'Église et les évêques de la chrétienté.

Dans l'année qui avait précédé le concile de Lyon, au moment même où l'Europe avait appris les ravages des Karismiens de la Palestine, Louis IX, au sortir d'une grave maladie, s'était revêtu du signe des pèlerins. Afin de donner plus de solennité à sa résolution, il convoqua à Paris un parlement où se trouvèrent les prélats et les grands du royaume; le roi de France parla lui-même après le légat du pape, et retraça devant ses barons la désolation des saints lieux; il rappela l'exemple de Louis le Jeune, de Philippe-Auguste; il exhorta tous les guerriers qui l'écoutaient à prendre les armes pour défendre la gloire de Dieu et celle du nom français en Orient. Quand Louis eut cessé de parler, ses trois frères, Robert comte d'Artois, les ducs d'Anjou et de Poitiers, s'empressèrent de prendre la croix; la reine Marguerite, la comtesse d'Artois, la duchesse de Poitiers, firent le serment d'accompagner leurs époux; l'exemple du roi et des princes fut suivi par la plupart des prélats présents à l'assemblée. Parmi les seigneurs qui jurèrent alors de combattre les Sarrasins, on distinguait Pierre de Dreux, duc de Bretagne, le comte de la Marche, le duc de Bourgogne, Hugues de Châtillon, les comtes de Soissons, de Blois, de Rethel, de Montfort, de Vendôme. Dans la foule de ces nobles croisés, l'histoire ne peut oublier le fidèle Joinville, dont le nom restera toujours inséparable de celui de saint Louis.

Derniers adieux de la reine Blanche et de saint Louis.

Cependant la résolution du roi était un sujet de tristesse pour son peuple : la reine Blanche, nous dit Joinville, lorsqu'elle vit son fils croisé, *fut transie comme si elle l'eût vu mort.* C'était sans doute un grand chagrin pour Louis IX de se séparer d'une mère qu'il n'avait jamais quittée et qu'il aimait, comme il le disait lui-même, *par-dessus toutes les créatures.* Il ne s'éloignait pas non plus sans une grande douleur de ce peuple qui naguère avait fait tant de prières pour le

rappeler des portes du tombeau, et qui pleurait sur son départ comme il avait pleuré sur sa maladie. Il voyait lui-même tous les périls, il sentait toutes les peines attachées à une guerre d'Orient; mais il croyait obéir à une inspiration du Ciel, et rien ne pouvait le détourner de sa pieuse détermination.

On prêchait alors la croisade dans toutes les contrées de l'Europe; mais la voix des orateurs sacrés se perdait dans le bruit des factions et le tumulte des armes; lorsque l'évêque de Beyrouth alla solliciter Henri III de secourir les chrétiens d'Orient, le monarque anglais, en guerre avec l'Écosse et le pays de Galles, refusa de prendre la croix, et défendit de prêcher la croisade dans son royaume; l'Allemagne était en feu, et parmi les peuples teutons on ne prenait alors les armes que pour défendre la cause de Frédéric ou celle de Henri, landgrave de Thuringe, à qui le pape avait fait donner l'Empire. L'Italie n'était pas moins agitée que l'Allemagne; les querelles armées du saint-siège et de l'Empereur avaient redoublé l'animosité des Guelfes et des Gibelins. Les prédications de la guerre sainte n'obtinrent quelque succès que dans les provinces de la Frise et de la Hollande, et dans quelques royaumes du Nord; Hacon, roi de Norvège, qui avait pris la croix, annonça son départ à Louis IX, qui loua sa résolution, et lui promit de partir avec lui; mais, après beaucoup d'hésitation, le prince norvégien ne partit point et resta dans son royaume, retenu par l'espoir de profiter lui-même des troubles de l'Occident.

Dans l'intérêt de la croisade, Louis fit plusieurs tentatives pour ramener la paix entre l'Empereur et le souverain pontife; plusieurs ambassadeurs envoyés à Lyon allèrent conjurer le père des fidèles d'écouter sa miséricorde plutôt que sa justice; le roi de France eut deux conférences dans l'abbaye de Cluny avec Innocent, qu'il supplia de nouveau d'apaiser par sa clémence les troubles du monde chrétien; mais le retour à la paix était devenu peu facile. En vain l'Empereur, abattu et consterné, promettait de descendre de son trône, et de passer le reste de ses jours dans la Palestine, à la seule condition qu'il recevrait la bénédiction du pape, et que son fils Conrad lui succéderait à l'Empire; les chrétiens d'outre-mer firent aussi entendre leur voix en faveur d'un prince dont ils attendaient les puissants secours : le chef de l'Église, éclairé sur les intentions de Frédéric, resta dans son inflexible sévérité. Par un décret pontifical, il donna au roi de Chypre le royaume de Jérusalem, qui appartenait à Frédéric; puis, s'adressant

au sultan du Caire, il exhorta ce prince musulman à rompre toute alliance avec l'empereur d'Allemagne. De son côté, Frédéric, n'ayant plus rien à espérer du pape, ne garda plus ni ménagements ni mesures, et déchira tous les voiles dont son hypocrisie s'était enveloppée; il ne craignait pas de trahir la cause des chrétiens, et c'est ainsi qu'il prouva qu'en délivrant le saint sépulcre, ce n'était pas la gloire de Jésus-Christ qu'il avait voulu servir. Ses envoyés allèrent avertir les puissances musulmanes de tout ce qui se préparait contre elles en Occident.

La France était le seul royaume de l'Europe où l'on s'occupât sérieusement de la croisade. Louis IX avait annoncé son départ aux chrétiens de la Palestine, et se préparait au saint pèlerinage. Le royaume n'avait point de marine et point de port sur la Méditerranée; Louis fit l'acquisition du territoire et du port d'Aigues-Mortes; Gênes et Barcelone devaient lui fournir des vaisseaux. Louis s'occupa en même temps d'approvisionner l'armée de la croix, et de faire préparer des magasins dans l'île de Chypre, où il devait d'abord débarquer. Les moyens qu'on employa pour se procurer l'argent nécessaire n'excitèrent point de plaintes, comme on l'avait vu dans la croisade de Louis VII. Les riches s'imposaient eux-mêmes, et versaient le fruit de leurs épargnes dans les coffres du roi; la pauvreté portait ses dons dans les troncs des églises; les fermiers des domaines royaux avancèrent les revenus d'une année; le clergé paya plus qu'il ne devait, et donna le dixième de ses revenus.

Les nouvelles qu'on recevait alors d'Orient annonçaient de nouvelles calamités. Les Karismiens, après avoir ravagé la terre sainte, avaient disparu, moissonnés par la faim, par la discorde et par le glaive des Égyptiens, dont ils étaient venus servir la colère; mais d'autres peuples, tels que les Turcomans, qui surpassaient en férocité les hordes du Karisme, désolaient les rives de l'Oronte et la principauté d'Antioche. Le sultan du Caire, qui avait porté ses armes et sa domination en Syrie, s'était emparé de Jérusalem et menaçait d'envahir toutes les cités des chrétiens. La guerre déclarée aux infidèles dans le concile de Lyon avait redoublé la colère de toutes les nations musulmanes; non seulement ces nations barbares fortifièrent leurs villes et leurs frontières, mais, si l'on en croit des rumeurs populaires qui circulèrent alors, des émissaires du Vieux de la Montagne furent envoyés en Occident, et la France trembla pour la vie de son monarque; on répétait avec effroi dans les cités que les épiceries venues des contrées orien-

tales avaient été empoisonnées par les ennemis de Jésus-Christ. Tous ces bruits, inventés ou exagérés par des esprits crédules, remplissaient les fidèles d'une sainte indignation. Le peuple se montrait partout impatient de se venger des Sarrasins et de s'enrôler sous les bannières de la croix.

CHAPITRE XXX

SUITE DES PRÉPARATIFS DE LOUIS IX POUR LA CROISADE — SON DÉPART D'AIGUES-MORTES — SON ARRIVÉE EN CHYPRE — L'ARMÉE DÉBARQUE EN ÉGYPTE — PRISE DE DAMIETTE

Trois ans après avoir pris la croix, Louis convoqua à Paris un nouveau parlement, dans lequel le départ des croisés fut fixé au mois de juin de l'année 1247. Dans cette assemblée, le roi nomma la reine Blanche régente du royaume; tous les seigneurs et les barons jurèrent devant le monarque que *loyauté ils porteroient à sa famille, si aucune male chose avenoit de sa personne au sainct veage d'outre mer.*

Les plus sages mesures furent prises par Louis IX pour assurer le règne de la justice et des lois pendant son absence. Avant de porter la guerre chez les Sarrasins, le pieux monarque voulut la faire au mensonge et à l'iniquité; des commissaires parcoururent les provinces avec la mission de découvrir les injustices commises au nom de la royauté; on chercha partout, pour les réformer, les abus dont les peuples avaient à gémir. Les guerres entre particuliers furent suspendues pendant cinq ans, ce qui devait amener la tranquillité intérieure du royaume. La sagesse de Louis n'avait rien négligé pour écarter de son peuple les discordes qui pouvaient venir du dehors. Le Ciel bénit les soins paternels du monarque, et tandis que l'Europe était remplie de troubles, la France se livrait en paix aux préparatifs de la croisade.